

**Muséification des centres urbains et sociabilité publique :
effets attendus, effets déconcertants**

par

Perla Serfaty-Garzon*

IN

**AMENAGER L'URBAIN DE MONTREAL A SAN FRANCISCO
POLITIQUES ET DESIGN URBAINS.**

Sous la direction d'Annick Germain et Jean-Claude Marsan,

Éditions du Méridien.

Québec. 1987

pp. 102 à 121.

*Ce texte a été publié pour la première fois par Perla Serfaty-Garzon sous le nom de Perla Korosec-Serfaty.

Introduction

Au cours de la dernière décennie, on a pu observer un renouveau d'intérêt pour les espaces publics en général et pour les places en particulier, à la fois parmi les citoyens en général et parmi les théoriciens et les praticiens de l'urbanisme et de l'architecture. Le terme de «renouveau» convient particulièrement ici puisque ce qui s'observe est une réaction à une conception de l'urbanisme qui ignore purement et simplement les places et qui décrit les rues urbaines traditionnelles uniquement comme le siège d'un désordre insupportable, (1)

Pour redonner vie à des cités que l'urbanisme moderne a rendues arides, trois types d'attitudes se dégagent. L'une, souvent mise en pratique par exemple dans les villes nouvelles françaises, ne remet pas en question les fondements théoriques de l'urbanisme fonctionnaliste, mais recherche une amélioration en créant au sein des villes nouvelles un centre urbain. Des équipements collectifs entourent des places. Mais ces dernières sont encore considérées comme accessoires. Une seconde attitude est plus critique de l'urbanisme fonctionnaliste et s'articule autour du désir d'ancrer les places récentes dans l'histoire. Enfin la troisième intervient sur un tissu urbain déjà existant, souvent fort ancien, et se donne un programme de protection de bâtiments et de sites urbains en s'appuyant sur des valeurs définies dès le XIX^{ème} siècle. Par exemple, le Service des Monuments Historiques naît en France en 1830.

Le concept de restauration, et par conséquent celui de protection qui lui est intimement lié, est donc moderne. Il découle d'abord du désir de consolider l'existence de monuments considérés comme autant de signes tangibles d'un temps écoulé, c'est-à-dire du mouvement de l'histoire, ou plutôt d'une histoire collective. La restauration des monuments historiques suppose donc non seulement une compréhension préalable du passé, mais aussi une vision de l'usage social que l'on voudrait faire de ce passé. Elle oblige à réfléchir sur «l'objectivité» de l'histoire, sa relativité, comme sur la subjectivité du restaurateur, et sur la cohérence d'une politique de restauration. Elle conduit toujours à des choix doctrinaux, et donc à des controverses de nature à la fois technique, philosophique et esthétique.

À ces controverses s'ajoutent aujourd'hui des questions qui portent sur les enjeux sociaux de la restauration et de la protection des monuments et sites urbains. Quel est le coût social des mesures de protection des sites urbains? Qui en bénéficie, qui en pâtit? Quelles sont ses conséquences sur les pratiques d'appropriation des lieux? Ce sont ces questions que nous voudrions aborder dans ce chapitre à l'occasion de l'étude des pratiques de trois places publiques françaises et d'une grande place suédoise qui ont fait l'objet de mesures relativement récentes de protection et qui ont été

également réaménagées en espaces piétonniers.

Pour cela, nous nous appuyerons sur plusieurs études empiriques de ces places entreprises par l'auteur et le groupe d'Étude de Psychologie de "Espace. Notre but n'est ni de décrire chacune de ces études empiriques, ni de fournir une description détaillée de leurs résultats, Alors que chacune d'entre elles était conçue pour nous aider à saisir la complexité de chaque cas, nous voudrions à présent prendre distance par rapport aux détails de chaque étude, et ordonner quelques-unes des réflexions plus générales qu'elles ont suscitées en nous.

Ce chapitre voudrait livrer ces réflexions, sous la forme d'une tentative de théorisation consacrée au sens culturel, social et psychologique des mesures de protection des sites urbains s'appuyant sur nos études antérieures, C'est pourquoi notre intention n'est pas seulement de comparer les usages de ces places tels qu'ils pouvaient être observés immédiatement avant leur transformation en espaces piétonniers et les usages actuels. Elle est de nous situer sur un terrain plus général, en faisant, pour chacune de ces places, un détour historique, dont le but sera de faire apparaître les continuités et les ruptures entre leurs pratiques traditionnelles et actuelles.

Dans un second temps nous aborderons à un niveau général les thèmes de réflexion que suscite la protection de monuments et de sites urbains, afin de mieux situer les places qui constituent notre objet d'étude dans une doctrine donnée de protection. En conclusion, nous proposerons une analyse des effets espérés, et des effets réels de la protection de ces sites sur leurs usages et leurs représentations, c'est-à-dire sur les modalités de la sociabilité publique dans les centres historiques urbains.

II - Les places strasbourgeoises et Stortoget à Malmö

II. 1. La Place de la Cathédrale.

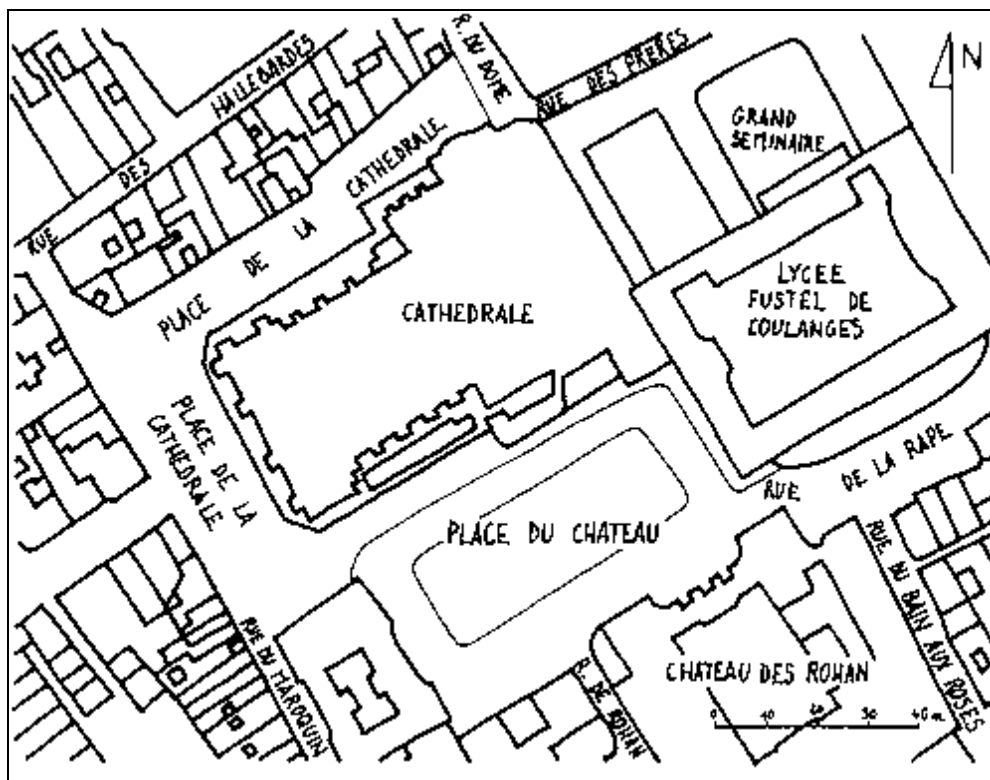
C'est la place la plus ancienne de la ville, comme la Cathédrale en est le plus ancien monument, construit sur l'emplacement d'un sanctuaire romain, détruit puis reconstruit plusieurs fois. La Cathédrale actuelle correspond à la reconstruction décidée après un incendie qui eut lieu en 1176. Elle a été poursuivie jusqu'au XV^{ème} siècle, le résultat en étant un monument gigantesque et complexe qui constitue la dimension principale de l'identité spatiale et architecturale de la place et le symbole de la ville.

Les maisons à colombages de bois, traditionnelles en Alsace, datant des XV, XVI et XVII^{ème} siècles, constituent l'autre dimension fondamentale de cette identité. Toutes comportent une date de construction ou de transformation, et sont désignées chacune par un nom précis jusqu'à ce jour. Les façades sont sculptées et comportent des initiales de propriétaires, véhiculant l'identité sociale des habitants. Ces maisons ont été bâties et habitées par des commerçants et des artisans. Elles côtoient les maisons en pierre de taille aux façades étroites et hautes du XVIII^{ème}, ne laissant place à aucun bâtiment récent.

La place de la Cathédrale est une place «naturelle» issue des nécessités des divers aspects de la vie quotidienne médiévale. Jusqu'au XVIII^{ème} siècle, elle est une place essentiellement populaire, où se tiennent des marchés en tous genres, entourée de boutiques de selliers, de foulards de drap et de fripiers. La Cathédrale est un lieu très actif, où l'on engage artisans et journaliers, où les avocats donnent des consultations et où les autorités de la ville tiennent leurs audiences; au monument lui-même s'accrochent des banques abritant des artisans de toutes sortes. Les acrobates grimpent à ses tours et divertissent la foule de leurs performances. C'est devant son portail qu'a lieu annuellement la prestation du serment civique par les autorités de la ville.

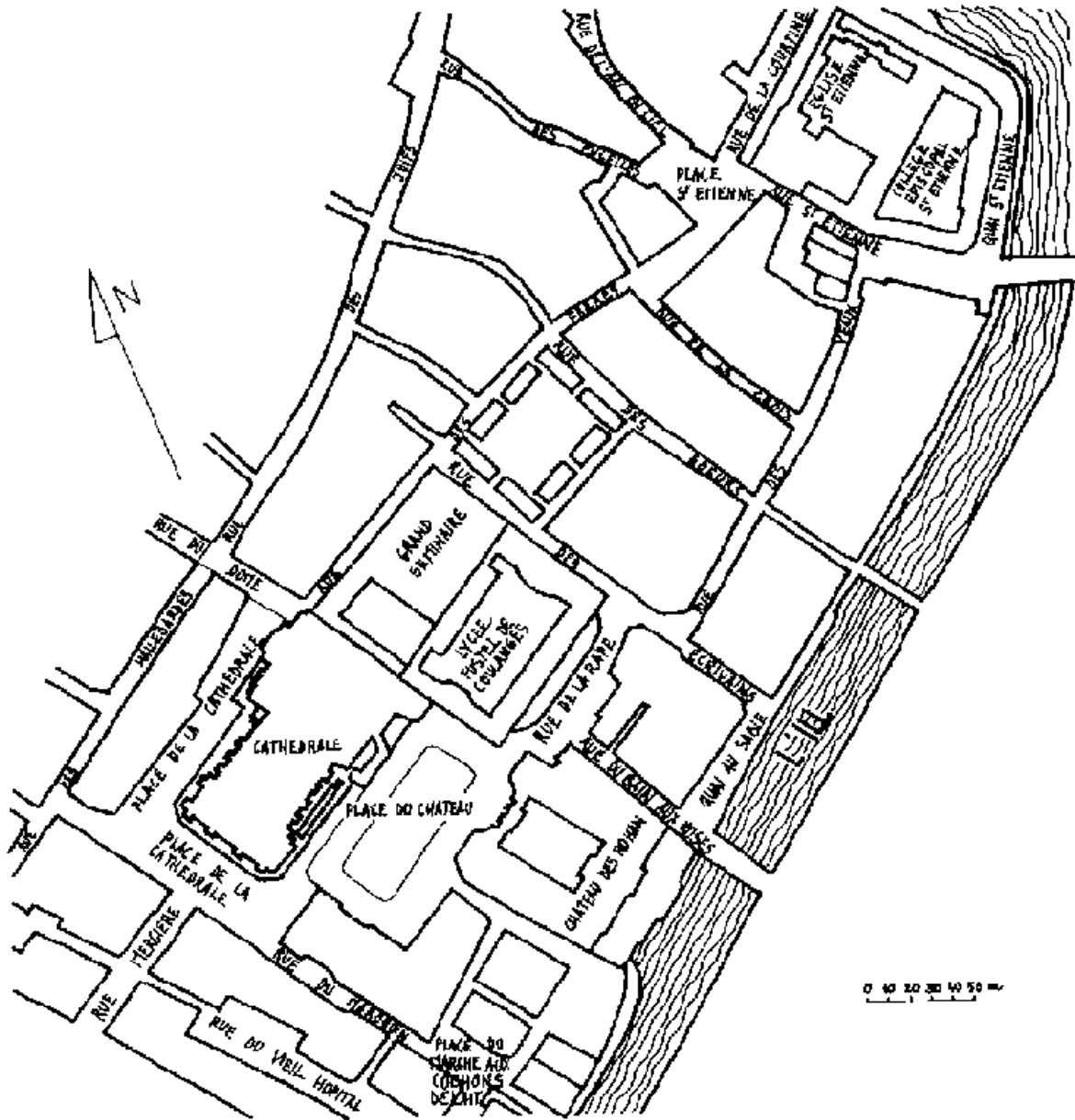
Au XVIII^{ème} siècle, la place commence à se transformer: maisons bourgeoises et boutiques disparaissent au profit d'un vaste collège de Jésuites et d'un palais épiscopal qui deviendra momentanément durant la Révolution le siège de la municipalité. Ainsi est fermée la Place du Château, qui ferme l'accès de la Place de la Cathédrale au fleuve (*photo 1*). C'est aussi au cours de la période révolutionnaire que les représentants du peuple font prendre à la Cathédrale successivement les noms de Temple de la Raison, Temple de l'Être Suprême etc ... et y mettent en scène nombre de fêtes. Elle est à nouveau un enjeu au cours de guerres qui opposent la France à l'Allemagne en 1870 et en 1914. En juin 1940, Hitler suivi des dignitaires nazis en prend possession. En novembre 1944, la Division Leclerc fait hisser le drapeau français sur sa flèche. Depuis, on a pu observer d'autres gestes

symboliques, tel un drapeau rouge, puis noir, flottant sur la Cathédrale durant les mois d'agitation étudiante en 1968, gestes qui ont été rapidement effacés par les interventions des autorités locales.



1. Place de la Cathédrale

La Place de la Cathédrale est aujourd'hui une place piétonne, intégrée à un réseau de rues et de places (*photo 2*) également piétonnes très touristiques et bordées de commerces de luxe. Cependant, sa situation est telle qu'un grand nombre de commerces et de services sont accessibles à ses habitants à de courtes distances. Aujourd'hui, elle est entourée de vingt deux commerces dont l'un seulement (une pharmacie) peut être considéré comme nécessaire à la satisfaction de besoins quotidiens et immédiats. Tous les autres sont liés au superflu ou au luxe (restaurants, antiquités, optique), au loisir (souvenirs, cafés), à la présence de l'église (librairie spécialisée dans la littérature chrétienne) et au maintien et à l'exploitation commerciale de traditions régionales (librairie spécialisée en Alsatiques, magasins de spécialités culinaires et de vins régionaux), La Place du Château qui, en fait, forme un tout avec la Place de la Cathédrale, abrite un musée auquel s'ajoutent les divers musées de l'ancien palais épiscopal appelé Château des Rohan. Un seul service public est présent sur la place: la Poste.



2. Réseau des rues et places auquel s'intègre la Place de la Cathédrale

La Cathédrale reste un lieu de culte. Cependant, elle est sans cesse en cours de restauration, et tout strasbourgeois est familier au lent déplacement au cours des années des échafaudages le long de ses façades. On y donne quelques fois par an des concerts prestigieux. Elle est aussi hantée, presque toute l'année, par un grand nombre de touristes. Dominant la ville, elle est vue de fort loin et les différentes opérations d'aménagement sont censées permettre qu'elle le soit toujours. Quelques traits suffisent à la représenter, et par là même à représenter Strasbourg, autant sur des textes ou papiers officiels que sur des emballages de produits alimentaires, des enseignes, etc.

L'ensemble de la place constitue le pôle d'attraction touristique de la ville. Une étude systématique de Decker montre que ses habitants lui sont très attachés, et qu'ils tirent une grande fierté du fait d'habiter «à l'ombre de la Cathédrale».) Ils insistent sur le plaisir qu'ils éprouvent à la contempler de leur fenêtre. Ces habitants appartiennent à des groupes socio-économiques aisés et modestes. Il s'agit en général d'une population très stable, dont la composition n'a pas beaucoup changé après la transformation de la place en espace piétonnier.



3. Place de la Cathédrale. Maisons d'artisans rénovées.

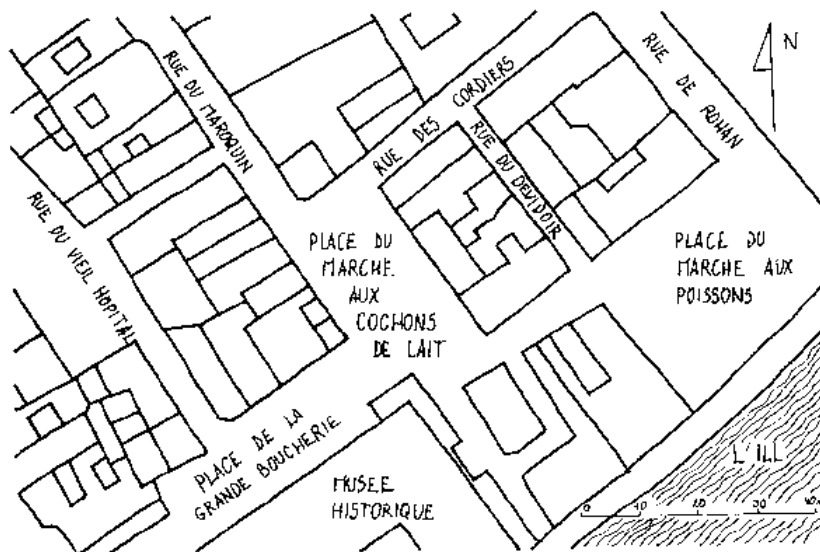


4. Place de la Cathédrale. Façades de maisons peu rénovées. Commerces au rez-de-chaussée.

Ce fait est dû à plusieurs facteurs. D'une part, quelques immeubles dont les façades sont soigneusement entretenues abritent des activités susceptibles d'attirer un grand nombre de touristes: pâtisseries, restaurants, magasins de souvenirs, etc. (*photo 3*). D'autre part, quelques rares immeubles de belle apparence extérieure sont relativement peu modernisés à l'intérieur (*photo 4*). Enfin le reste de ces immeubles n'est pas du tout rénové car la Place de la Cathédrale fait encore partie de ces quartiers urbains historiques caractérisés par un survieillissement de leur population qui s'explique par une grande accessibilité aux services et par l'existence d'un parc immobilier vétuste. La rénovation rapide des autres quartiers historiques de la ville laisse cependant à penser que la Place de la Cathédrale n'est qu'en sursis et que sa «gentrification» pourrait être engagée dans peu de temps.

II.2 La Place du Marché-aux-Cochons-de-Lait

Elle peut aussi être considérée comme une place « naturelle » issue des nécessités économiques du Moyen Âge. Localisée au bord de l'Ille (*photo 5*) elle est pendant longtemps un lieu de stockage du bois de construction, couverte de hangars, mais aussi une place artisanale et commerciale, où l'on trouve des marchands de vin, d'huile et de charcuterie.



5. Place du Marché-aux-Cochons-au-lait

Considérée comme l'un des plus beaux sites de la ville par les touristes et les Strasbourgeois pour ses dimensions qui en font un espace intime et pour les maisons à pans de bois sculpté des XV, XVI, XVIIème siècles qui l'entourent (*photo 6*), la Place du Marché-aux-Cochons-de Lait est piétonnière depuis 1973. Dans les années qui précèdent la décision de l'interdire aux voitures, c'est une place très encombrée, animée et, dans la mesure où elle est située à quelques pas de la Place de la Cathédrale, cependant très fréquentée par les touristes. On observe alors une coexistence des activités commerciales liées à la vie quotidienne (épicerie, magasin d'équipement électrique, etc.) à celles liées au loisir, au luxe et au tourisme. Aujourd'hui, toutes les activités commerciales liées à la satisfaction des besoins de la vie quotidienne ont été remplacées par des commerces de luxe et des restaurants qui tentent de maintenir ou de recréer des atmosphères dites «traditionnelles». Au moment de notre enquête, la population de la place est celle qui habitait là avant sa transformation en espace piétonnier.



Elle est modeste et âgée. Quelques années plus tard, une étude centrée sur les relations entre les noms et l'identité socio-spatiale des rues et places urbaines conduite par Delor révèle un très net rajeunissement de la population.' Ces nouveaux habitants sont également plus aisés et se disent attirés par les dimensions de la place, le «charme du passé» qu'elle évoque (et que son nom révèle au visiteur non averti) et les logements à la fois petits (convenant donc à une population jeune) et rénovés.

6. Place du Marché-aux-Cochons-au-lait.
Maisons à pans de bois sculpté. (Photo Annick Germain).



8. Place St-Étienne. Voitures.



9. Place St-Étienne. Maisons à colombages.

La Place St-Étienne n'est pas aujourd'hui une place réservée aux piétons. Perçue comme une "place de village" par ses habitants qui l'idéalisent et y sont très attachés, elle est entourée de maisons à colombages du XVI et XVII^{ème} siècle, mais aussi de maisons de pierre d'allure cossue datant du XVII et XVIII^{ème} siècle qui en font une des places les plus pittoresques de la ville (*photos 8 et 9*). Elle est toujours encombrée de voitures, jusqu'à la limite de l'asphyxie. Densément peuplée, elle était, il y a peu d'années encore, entourée de nombreuses boutiques d'artisans et de petits commerçants (boulangers, épiciers, cordonnier, forgeron) comme des artisans prestigieux (relieur-confiseur) qui habitaient souvent la place. Aujourd'hui, cette diversité est remise en question par la multiplication des restaurants et boutiques de vêtements et l'arrivée d'une population plus jeune mais plus homogène sur le plan socio-économique, appartenant aux couches socio-économiques favorisées. Les étudiants et les écoliers en sont des usagers réguliers et fort nombreux qui suscitent une animation mais aussi des conflits d'appropriation quotidiennement renouvelés.

II. 4. Stortorget (Grand'Place) à Malmö



10. Place Stortorget

L'histoire de Malmö en tant que cité remonte au XIII^{ème} siècle. La création de Stortorget en 1534 correspond à la volonté délibérée de contribuer à renforcer son importance commerciale. Il s'agit donc d'une place issue d'une politique volontariste d'aménagement de l'espace, médiévale dans sa conception de place centrale multifonctionnelle, à l'écart des grands courants de circulation. Mais c'est aussi une place bien de son temps en ce qu'elle doit constituer un ensemble architectural intégré et remplir des fonctions économiques et sociales bien définies. Sa localisation près du port de la ville, qui concentre les échanges commerciaux avec sa seule vraie rivale, Copenhague, est décidée en fonction de l'intention de créer un nouveau dynamisme dans les itinéraires des marchandises. Elle est, dès sa création, une place pour l'artisanat, le petit et le grand commerce.

L'affirmation de l'identité sociale et fonctionnelle de la place va rapidement être traduite en termes architecturaux, puisque le maire qui insuffle le dynamisme nécessaire à l'entreprise obtient du roi l'autorisation de démolir certains bâtiments qui occupent partiellement le futur territoire de la place, contribue à financer de ses propres deniers le futur Hôtel de Ville dont sa propre maison, construite dès 1525, n'est éloignée que de la largeur de la place. La construction de maisons de belle apparence est alors encouragée par des mesures d'exemptions fiscales, la mitoyenneté des bâtiments, les matériaux et les dispositions des façades sont imposés.

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

La diffusion de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte12.htm>

réunions des autorités municipales et une taverne. Face à lui sont installés bancs et piloris pour le déroulement des châtiments publics. Enfin, la place est lieu d'élection des manifestations de pouvoir des autorités en place ou du peuple en révolte.

Aujourd'hui, sept personnes privées seulement sont propriétaires de bâtiments sur la place, qui en compte vingt et un. Au tournant du XX^{ème} siècle, treize d'entre eux avaient été construits et étaient possédés par des personnes privées. Cinq banques étaient parmi les constructeurs, alors qu'on compte aujourd'hui sept banques propriétaires d'immeubles. Une compagnie d'assurance figurait parmi les constructeurs, alors que quatre d'entre elles sont aujourd'hui propriétaires. De même, il y a aujourd'hui trois bâtiments officiels, au lieu de deux d'origine. Sur trente huit activités représentées dans les locaux des rez-de-chaussée d'immeubles, dix sont des activités directement associées au luxe : magasins de tapis d'orient, etc.

III. Hier et aujourd'hui : comparaison des usages des places

III.1. Multifonctionnalité et côtoiement

Les places de notre échantillon ont une histoire, toujours fort ancienne. Dans deux cas, cette histoire semble dominée par la monumentalité d'un bâtiment (Place de la Cathédrale) ou de l'ensemble architectural que constitue toute la place (Stortorget). Pourtant, l'examen des pratiques traditionnelles de ces lieux montre que la monumentalité n'a pas empêché une importante effervescence sociale, le rassemblement des foules pour la poursuite des activités civiles, quotidiennes et de divertissement. Dans les deux cas, le pouvoir religieux, civil et militaire comme les représentants du pouvoir économique ne s'isolent pas spatialement. L'alternance, sur le pourtour de la Place St-Étienne, de maisons d'artisans et de commerçants, d'un hôtel et d'une institution révèle le même état d'esprit qui non seulement accepte le côtoiement des groupes sociaux mais aussi fait de la multifonctionnalité une qualité nécessaire des territoires collectifs.

Enfin, sur la Place du Marché-aux-Cochons-de-Lait même, qui ne semble en rien être un espace emblématique, nous observons cette proximité spatiale entre les personnes ou institutions qui détiennent une part du pouvoir religieux, politique ou économique et les citoyens les plus humbles. Elle abrite certes le siège de corporations de négociants et d'artisans, mais par exemple, sert aussi de refuge aux sans-logis. Dans le cas de la Place de la Cathédrale, qui est de tous temps un lieu à la fois structurant de son environnement et où les énergies de cet environnement convergent, la réunion des symboles des différents pouvoirs et la coexistence des formes diverses de la culture populaire et de l'élite s'imposent simplement avec plus de force.

Ces places illustrent toutes la nécessité pour les plus humbles, qui sont jusqu'à une époque très récente les plus nombreux, de travailler au-dehors. Cette nécessité imposait jusqu'à un certain point cet usage diversifié des espaces extérieurs, donnant à des villes situées sous des climats fort différents, des animations similaires. C'est ce que nous observons dans les cas qui nous occupent, c'est-à-dire celui de la Suède et de la France.

Ce sont toutes également des places de rassemblement, différentes des futures places royales des XVII^{ème} et XVIII^{ème} siècles par exemple, qui seront d'une part conçues comme des espaces emblématiques et, d'autre part, seront gouvernées par des intentions de ségrégation spatiale. Ce sont les interdits qui frapperont certains des usagers potentiels explicitement désignés comme indésirables qui vont orienter les pratiques de ces places, pratiques essentiellement cérémonielles et de loisir qui vont longtemps leur donner une 'identité' qui leur sera propre.

A Strasbourg comme à Malmö, les places de notre échantillon vont longtemps être des lieux très actifs, en dépit de la lente disparition des petits métiers de la rue et du déplacement progressif des manifestations de la sociabilité publique et du jeu collectif vers des espaces intérieurs conçus pour les accueillir. Ces deux phénomènes sont significatifs de l'évolution des modes de vie et des transformations de la structure de villes au XIX^{ème} siècle. Strasbourg et Malmö ne font pas exception, et auront leurs lieux (Opéras, parcs publics, etc.) qui seront construits et aménagés pour accueillir des formes définies de distraction et donc de nouvelles formes de sociabilité publique. Au XXI^{ème} siècle, les places de notre échantillon seront toutes des espaces complètement dominées par la circulation automobile. L'étude de Decker (1976), entreprise avant la transformation de la Place de la Cathédrale en zone piétonnière, mentionne l'importance des conflits quotidiens entre piétons et automobilistes. Cependant, il faut souligner que cet état des choses garantissait la présence d'une grande variété d'activités commerciales et d'habitants appartenant à divers groupes socio-économiques.

En conséquence, en nous plaçant dans une perspective évolutionniste, nous observons un lent «vidage» de ces places, et par conséquent un appauvrissement progressif des formes traditionnelles et multiples de la sociabilité publique, analogue à celui observé par ailleurs dans les rues. (SI Mais c'est leur transformation en «zones piétonnes » qui va influencer de manière radicalement nouvelle leurs usages et représentations. Car, pour la première fois dans leur histoire, leur rôle n'est pas intimement lié à la satisfaction des besoins de la vie quotidienne de leurs habitants. Il n'est pas non plus d'exprimer un pouvoir personnel, ou de classe. Il n'est pas, enfin, explicitement et directement orienté vers les activités de loisir. Le rôle de ces places est soudain de matérialiser l'idée de patrimoine commun et de réifier les valeurs qui sont liées à travers des édifices ou un ensemble architectural.

En effet, l'idée même de patrimoine implique la reconnaissance de ces objets ou de cet ensemble comme étant précieux et donc dignes d'appropriation. C'est cette valeur symbolique nouvelle qui va se trouver traduite en valeur économique. et aboutir à la formation d'un nouveau segment du marché de l'habitat accessible à un segment limité de la population, et n'obéissant qu'aux règles de la spéculation immobilière.

Le caractère particulier de ce type de spéculation immobilière est qu'il ne se heurte qu'à une source principale d'autorité, celle de la ville. Lorsqu'elle n'est pas étroitement contrôlée, elle est susceptible de créer de toutes pièces une uniformisation des groupes socio-économiques représentés dans un quartier, là où une plus grande complexité existait. L'existence actuelle d'une source ultime d'autorité, contraste avec celle d'autorités municipales multiples et concurrentes jusqu'à l'époque moderne. Les conflits d'intérêt entre les groupes (civils, militaires, religieux, politiques) qui détenaient une parcelle de

pouvoir ont, pendant des siècles, contribué à l'existence de sphères de liberté utilisés par les citoyens contre vents et marées. Cette liberté a été largement mise à profit en particulier en termes d'appropriations collectives des espaces publics à la fois pour satisfaire aux besoins de la vie quotidienne et pour forger l'identité des communautés qui composent la population citadine.

III. 1 Spécialisation des lieux et pratiques dominantes

III. 2.1 Les rythmes de pratiques

À l'exception de la Place St-Étienne, toutes ces places ont une apparence hivernale qui diffère radicalement de leur apparence estivale, compte tenu du rôle joué par le tourisme. De la même façon, le rythme des usages quotidiens suit de près celui des heures d'ouverture des cafés, restaurants, magasins de luxe. Toujours pour la même raison, l'animation est, le jour, localisée dehors, et la nuit, bien qu'à un moindre degré, dedans. Seul le rythme des usages de la Place St-Étienne suit principalement les horaires scolaires et le calendrier étudiant le jour, et ceux des clients des restaurants et des habitants la nuit.

III. 2.2 La nature des pratiques

Les pratiques dominantes des places sont essentiellement la traversée, le séjour (s'asseoir sur un banc, à la terrasse d'un café), les activités consommatoires de biens (acheter un objet), de consommation esthétique (contempler les façades, prendre des photos), et les activités ludiques (assister à un numéro de chanteur de rue, jouer de la guitare). Elles sont plus ou moins marquées selon les places: les activités ludiques sont rares partout, sauf Place de la Cathédrale où le spectacle des bateleurs dure toute la saison d'été. Le passage est la fonction dominante de Stortorget qui est aussi, durant la brève saison d'été, un espace de séjour. Les activités consommatoires de biens sont intenses surtout Place de la Cathédrale et Place du Marché-aux-Cochons-de-Lait qui sont aussi des places qui suscitent le plus de « consommation esthétique ». On ne trouve sur aucune de ces places les boutiques traditionnelles dans un quartier d'habitation français: épicerie, boulangerie. etc ... De même, le travail est exclusivement représenté par ses activités commerciales.

En d'autres termes, et bien qu'elles couvrent plusieurs modalités d'appropriation de l'espace, les pratiques dominantes sont plus passives qu'actives. Comme nous le verrons, les entretiens avec les habitants montrent qu'elles influencent directement les images qu'ils se font de leur cadre de vie.

Les usagers de toutes les places appartiennent à toutes les catégories d'âge. Cependant. Stortorget est, de manière prédominante, une place de séjour pour les personnes âgées qui viennent y prendre le soleil, les petits enfants et les adolescents en étant les grands absents. Place de la Cathédrale et

Place du Marché-aux-Cochons-de-Lait sont visitées par des usagers de tous âges, les petits enfants y étant très rares. De ce point de vue, seule la Place St-Étienne présente un équilibre dans la représentation des différentes catégories d'âge. Il n'y a sur aucune de ces places de fréquentation notable aujourd'hui d'usagers appartenant à des catégories socio-économiques défavorisées, bien que quelques rares vagabonds puissent être vus occasionnellement sur toutes.

Les habitants de la Place de la Cathédrale, comme ceux de la Place du Marché-aux-Cochons-de-Lait disent tout net que « c'est chacun chez soi ». Cependant, dans deux cas (Stortorget et Place St-Étienne) une association de quartier existe, qui manifeste un désir d'appropriation de ces places à travers la prise en compte de leur existence et de leurs idées par la municipalité.

Mais, même dans les cas de la Place St-Étienne, nous entendons un discours contradictoire: la plupart des habitants évoquent le caractère « villageois » de la place, et disent que « tout le monde se connaît ». Pourtant, à l'analyse cette expression renvoie essentiellement à ce phénomène couramment désigné par l'expression « se connaître de vue », et aux échanges de type « bonjour-bonsoir ».

C'est donc la consommation qui joue, dans ces espaces muséifiés, un rôle majeur. Sous sa forme matérielle, elle se manifeste dans les rituels des « courses en ville », la fréquentation des cafés et restaurants, et tous les achats de type ludique qui caractérisent ces lieux. Elle prend aussi une forme plus abstraite, constituant une appropriation par le regard des sites et objets sacralisés par la muséification.

Consommation matérielle, esthétique, ludique et culturelle sont donc ainsi intimement liées. Il y a cependant en elles une dimension de participation à un spectacle auquel le citoyen consent à prendre part. dans les limites du respect, par autrui, de son anonymat et de sa sécurité. Les limites de la sociabilité publique se révèlent dans ces attentes. Les habitants des places, comme les usagers en général, formulent en cette matière des aspirations contradictoires. Les places devraient être des « lieux vivants et de rencontre ». D'une part, la « rencontre »: toute une terminologie à connotations positives est ainsi utilisée pour exprimer la spécificité des places publiques comme lieux où l'égalité des usagers se vit sur un mode non conflictuel. La disponibilité des uns par rapport aux autres, l'absence d'hostilité, autrement dit l'urbanité et la civilité sont autant de dimensions de la sociabilité en place publique qui « vont de soi ». D'autre part, « l'animation, la vie »: c'est-à-dire la fête, les jeux, le mélange des genres et des gens, et donc les risques de débordement. Ce sont ces risques de débordement qui sont rejetés sans équivoque, car ils comportent précisément le risque que soient brisés l'anonymat et la garantie de la sécurité.

En d'autres termes. la fête, sous sa forme mythique à évocation à la fois dionysiaque et de contestation sociale est bien perçue comme inséparable de la vie des lieux publics urbains et donc de leur sens. Mais le rejet de tout risque, comme le sentiment que la ville doit avoir des lieux qui permettent le côtoiement non hostile et égalitaire, viennent contredire ce mythe.

C'est en ce sens que nous disons que la place ne constitue pas seulement un arrêt, une rupture dans l'étendue urbaine, mais aussi une rupture au niveau symbolique. Car elle est un espace où l'illusion de l'égalité sociale se vit temporairement, comme celui où l'acceptation de l'ajournement des hostilités ordinaires est la règle. Dans la lutte entre le mythe de la fête libératrice et celui de la sociabilité positive, c'est cette dernière qui l'emporte dans les espaces muséifiés, sans doute parce que, par nature dirait Simmel. la sociabilité permet de vivre les situations de la vie, sans ses drames. Dans les interactions sociales, l'individu est déchargé de la vie, sans en être privé. La sociabilité qui se vit sur ces places est donc vécue en termes de «temps entre parenthèses».

Mais, parce qu'il n'y a jamais à proprement parler d'espace «produit», mais toujours des espaces «en cours de production»), tout lieu est susceptible d'acquérir un sens nouveau à partir des usages qu'en font les personnes et les groupes. La symbolique des espaces les plus muséifiés peut basculer du jour au lendemain, lorsque la volonté collective est de leur imposer ce nouveau sens par exemple à l'occasion de fêtes religieuses, profanes ou politiques. Ce sont alors ces dimensions consommatoires d'une sociabilité positive, caractéristiques des pratiques quotidiennes des lieux muséifiés, qui sont remises en question.

IV. Rôle et dimensions de l'image des places

IV. 1 De belles places «anciennes»

À l'exception de Stortorget qui est dite immense et déserte, les autres places sont considérées comme belles parce qu'à la fois de petites dimensions, donnant une impression d'intimité et cependant ouvertes.

Leur beauté (et, dans le cas de Stortorget, la grandeur) est associée à celle des immeubles de style traditionnel qui les entourent qui, nous diton, incitent à la contemplation. Ce plaisir esthétique prend une forme particulière lorsqu'il concerne la Cathédrale, les habitants ayant alors le sentiment que le fait de la voir de sa fenêtre constitue un privilège unique. Tous les habitants considèrent les soins dont sont l'objet les façades comme positifs et rehaussant leur dignité d'habitants et de citoyens.

Elles sont aussi considérées comme belles parce qu'elles sont «historiques ». Les habitants donnent à ce terme un sens large qui veut dire «ancien ». Il ne se réfèrent pas à des événements marquants ou à des hauts faits qui auraient eu lieu sur ces places mais au fait que toutes ont été témoins d'un passé collectif qui, lui, est valorisé.

Ce passé ne coïncide pas avec l'histoire telle que la définissent les historiens. mais avec une image positive d'un bon vieux temps dont le caractère principal est de constituer un fond~ commun dans lequel chacun peut puiser à sa manière, c'est-à-dire un patrimoine. En tant que tel, il permet de faire référence aux origines. Parce qu'il sert de point d'appui à une représentation ordonnée et simplifiée du passé, il contribue au renforcement d'une identité collective. Celle-ci est, dans les cas qui nous occupent, essentiellement régionale. Elle s'appuie non sur une familiarité avec ou une appropriation de l'histoire événementielle, constituée de faits vérifiables, mais sur des représentations générales des façons de vivre d'autrefois.

IV. 2. Des places emblématiques

En ce sens, nous pouvons dire que ce n'est pas telle ou telle maison ancienne, ni même la cathédrale par exemple, qui est individuellement un monument aux yeux des habitants et des visiteurs, mais les places elles-mêmes en tant que lieux, plutôt qu'en tant qu'ensembles architecturaux. En effet, c'est ce qui est retenu de la mémoire et du sens du passé qui confère sa qualité particulière au même regard (respectueux, avide de plaisir esthétique) porté sur des «objets») architecturaux différents, par exemple les maisons de citoyens ordinaires d'autrefois ou des «monuments » au sens classique du terme.

Le rôle de ces places est donc aujourd'hui essentiellement emblématique, en ce qu'elles représentent une vision d'une identité collective. Historiquement appropriées par les pratiques quotidiennes, festives, religieuses, les révoltes et les célébrations, elles le sont aujourd'hui à travers l'appropriation collective de leur sens en tant que monuments.

Tout monument est, par définition même devrait-on dire, un rappel de quelque chose d'important pour un groupe humain: la foi, l'adulation dont est l'objet un chef, une guerre victorieuse, etc. En ce sens, il est toujours à la fois lié à l'expression du sacré et un objet qui a un rapport à la mémoire, même si les formes de ce rapport peuvent varier au cours de l'histoire ou de culture à culture. Didactique dans le cas des églises médiévales et Renaissance, le monument est une incitation au respect, au loyalisme dû au roi durant la période classique, une manière de marquer l'avènement de temps nouveaux durant les périodes révolutionnaires. Il est aussi bien souvent un objet sans qualités esthétiques exceptionnelles; ou plutôt, dans tout monument, la question de la beauté ne se pose que de surcroît, même si, dans ce cas comme partout ailleurs, elle ajoute, lorsqu'elle est présente, une dimension et un sens tout particuliers à l'objet. Ainsi la sirène de Copenhague est-elle un monument en ce qu'elle est le symbole de la ville, à l'identité de laquelle elle participe sans aucun doute. Cet exemple montre en outre que les dimensions d'un monument ne sont pas forcément exceptionnelles, même si, encore une fois, de grandes dimensions influencent directement l'expérience que l'on peut en avoir.

Parce qu'il se situe au carrefour de la mémoire, du symbole et du sacré, le monument suppose l'existence d'une capacité d'appropriation de son message, c'est-à-dire, de son sens. L'histoire des lieux à vocation collective qu'étaient les palais, les églises, les cathédrales, les maisons de ville, etc., montre que cette capacité était partagée jusqu'à une époque que l'on situe généralement vers la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. C'est alors une période de grands changements marquée par l'accélération de l'urbanisation et de l'industrialisation, et celle où l'architecture intègre avec de plus en plus de force des intentions fonctionnalistes, même si à nos yeux il peut sembler extraordinaire de considérer les gares, postes et hôtels de ville de cette époque comme fonctionnels.

La perte du sens partagé va se traduire par une place nouvelle laissée à l'interprétation par des individus ou des sous-groupes du sens des monuments, conduisant à des controverses et conflits auxquels participent non plus seulement des notables, des personnages influents du monde politique, économique ou religieux, mais aussi l'homme de la rue, par exemple par voie de presse, de pétitions, etc. La formulation d'interprétations contradictoires sur le sens politique ou communautaire d'une même option esthétique comme ce fut, par exemple, le cas pour le monument érigé à la mémoire des soldats disparus au Vietnam montre que l'on ne s'accorde plus que sur l'idée qu'un monument est toujours chargé de sens. C'est à l'intérieur de cet espace laissé à l'interprétation que se déroulent les affrontements.

En même temps que se diluent les codes de lecture des monuments, ces derniers ne remplissent plus forcément leurs fonctions traditionnelles. Des sites, comme un champ de bataille, des statues érigées au nom d'une catégorie de citoyens, comme le Soldat inconnu sont désignés comme tels. La muséification des places publiques participe du même phénomène, et leur rôle emblématique en découle directement: elles servent à l'intériorisation d'une image d'un passé collectif, et cela quels que soient les défauts, aux yeux d'un historien, de cette représentation: simplification abusive, imprécision, romantisme. Etc.

Nous voudrions à présent illustrer les différentes configurations du sens que prend la place en tant que monument dans chacun des cas qui nous occupent.

IV. 3 Muséification et expropriation

IV.3.1 La place St-Étienne

Rappelons que les activités traditionnelles de cette place ont rapidement été remplacées, en l'espace d'une dizaine d'années, par des commerces liés aux temps de loisir (restaurants, gadgets, vêtements de sport) ou d'objets de luxe (antiquaires, confiserie spécialisée); que les nouveaux habitants ont été attirés par l'aspect «villageois» de la place et ce qu'elle évoque de convivialité, par ses dimensions et son «atmosphère de place intime ancienne»), et qu'ils se sont installés IÜ par choix, parfois après quelques années de patience et d'attente, pour vivre dans un quartier ancien. Par «(quartier)» ils entendent un territoire urbain ayant une identité architecturale et sociale, auquel les habitants sont attachés et où il est possible de nouer des liens interpersonnels. Le sens qu'ils donnent à ce terme est donc jusqu'à un certain point celui que lui donnent les sociologues qui voient dans le quartier une réalité géographique, sociale et affective. Rappelons enfin que par leur appartenance socioprofessionnelle (enseignants, étudiants, membres des professions libérales, architectes, etc.) ils participent et contribuent à l'évolution des valeurs liées à la vie urbaine.

Ces habitants regrettent le départ de ceux qu'ils remplacent et la disparition des commerces journaliers. C'est pourquoi ils survalorisent les rares supports, en quelque sorte« naturels» à leurs yeux, de la vie de quartier qu'ils appellent de leurs vœux; la boutique du pâtissier, «leurs» clochards. Surtout, ils craignent une possible transformation de leur place en espace piétonnier, et la venue, qui en résulterait, de foules de touristes qui les transformeraient en figurants dans un décor d'opérette. Leur crainte est donc de voir la place figée dans une image qui ne serait en rien contredite par les usages qu'en feraient les habitants et les passants. Ils refusent que soit poussée à sa limite l'idée qu'ils partagent de la valeur de cette place comme lieu d'ancrage d'une identité collective, c'est-à-dire sa muséification et sa conséquence directe: leur expropriation de fait.

C'est la crainte de cette expropriation qui les conduit à organiser des manifestations collectives. Sur le mode ludique ou du plaisir esthétique: bals, récitations de poèmes en public, diffusion par haut parleur de musique classique, etc. ont un but de résistance. Il s'agit de veiller à ce que soit écarté le risque de complète muséification du lieu, mais aussi d'agir pour faire coïncider leur image de cette place comme lieu convivial et la réalité.

Nous observons donc dans ce cas non seulement une claire compréhension des processus de muséification, mais aussi un désir de sauvegarder des privilèges qui lui sont associés (vivre dans un quartier ancien, aux dimensions réduites et donc aisément appropriable, à proximité de la plupart des services et qui fait l'objet des attentions de la municipalité) tout en résistant à ses risques.

IV. 3.2 La Place du Marché-aux-Cochons-de-Lait

Tout autre est le cas des habitants de la Place du Marché-du-Cochon-de-Lait qui nous disent au contraire que la présence des touristes devrait imposer que soient chassés de la place vagabonds et jeunes gens oisifs qui séjournent sur la place, car ils en altèrent la « bonne image ». C'est-à-dire qu'ils ont intériorisé la dimension de sacré qu'implique toute muséification et qu'ils voudraient que la façade fût sans faille. Une telle attitude consacre l'expropriation des habitants au profit des touristes, mais aussi de futurs habitants qui, à court terme, viendront occuper leurs logements une fois rénovés. C'est une expropriation consentie par une population à revenus modestes qui n'a pas choisi de venir habiter sur la place après sa transformation en espace piétonnier, mais qui est là depuis longtemps. Elle a intériorisé les dimensions de la bonne image de la place au point de faire sien le « façadisme » véhiculé par ces mesures de protection. Ceci s'observe en particulier au niveau esthétique comme en témoigne leurs évaluations des éléments de son décor: lors de la transformation de la place en espace piétonnier, un faux puits, évoquant quelque peu les puits typiques des villages de la région, a été posé au centre de la place qui n'a jamais eu, au cours de son histoire, de puits (*photo 12*). Aujourd'hui, tous les éléments de l'image de la « place traditionnelle alsacienne » sont en place: maisons à colombages, pavés, géraniums aux fenêtres, puits ... Les habitants considèrent que le puits convient bien à la place, dans la mesure même où il renforce son actuelle image « rurale » et « ancienne ». Par contre, ils rejettent les bacs à fleurs posés ici et là sur la place, car ils sont en béton et font trop « moderne ». Sous ce terme général sont compris les éléments ornementaux qui n'appartiennent pas strictement à un répertoire traditionnel, qui est en fait celui des cartes postales.



12. Puits de la Place du Marché-aux-Cochons-de-Lait.

©Perla Serfaty-Garzon

Texte téléchargé sur le site <http://www.perlaserfaty.net>

La diffusion de ce texte est autorisée à condition d'en citer la source: <http://www.perlaserfaty.net/texte12.htm>

IV. 3.3 Stortorget

Cette grande place est aussi, nous l'avons vu, jusqu'à un certain point le trait principal de la «bonne image» de Malmö. Il se trouve qu'y est situé un kiosque banal qui débite boissons et sandwiches. Durant les entretiens, les habitants de la ville émettent des jugements esthétiques négatifs à son propos. Pourtant, ils nous disent aussi que la place devrait être plus «vivante» et plus «animée», et qu'il faudrait que les interactions entre usagers y soient plus nombreuses. Or, lors de l'enquête photographique systématique, il apparaît que le kiosque constitue précisément l'un des pôles d'attraction de la place. C'est aussi du kiosque que partent les activités les plus nombreuses. Est donc rejeté, au niveau de la représentation mais non des pratiques, le contraste entre le caractère historique et, aujourd'hui, «sacralisé» du lieu et le fait que se trouve là un élément du mobilier urbain tout à fait ordinaire, où les gens mangent sans cérémonie une nourriture considérée comme bon marché.

Ainsi sommes-nous confrontés avec ce qui se dit et ce qui s'observe: si le kiosque constitue bien une «erreur de goût», il crée cependant les formes d'interactions que les habitants eux-mêmes appellent de leurs vœux. Ce rejet de la rupture (ou de la «fausse note») provient de ce que toute muséification met l'objet à distance de son utilisateur, crée chez ce dernier une attitude essentiellement contemplative qui débouche naturellement sur une exigence de logique et de complétude: l'objet contemplé, et auquel on ne s'affronte plus dans les gestes de la vie quotidienne, doit être tout à fait "harmonieux», parfait, parce qu'intouché et intouchable.

V CONCLUSION

S'il est vrai que la mise en oeuvre d'une politique de protection des sites urbains dépend essentiellement d'une autorité municipale, sa formulation et sa conception ne sont pas des phénomènes qui apparaissent ex-nihilo. Elles sont intégrées à une dynamique de formation et de diffusion de valeurs, idées et attitudes propres à une culture donnée et à un moment particulier de celle-ci. Dans les années cinquante et soixante. Les principales figures de la vie municipale de Strasbourg appartenaient à la même famille politique que celle qui gère la ville aujourd'hui. En fait, la ville a eu le même maire durant un quart de siècle. Il y a quinze ans, il était possible d'envisager la construction d'immeubles de grande hauteur dans et hors du centre-ville et de faire démolir des quartiers anciens. Aujourd'hui, de telles décisions seraient prises au niveau municipal avec bien plus d'hésitations. Le monde politique reprend donc, avec un certain retard, des idées qui sont répandues et rendues familières par d'autres acteurs. Nous devrions par conséquent plutôt réfléchir au contexte culturel qui a permis l'émergence des valeurs liées à la protection des monuments et des sites. Nous voudrions pour conclure contribuer à cette réflexion en suggérant une analyse en termes de pouvoir et de diffusion de valeurs de classe.

Historiquement, l'idée de protection et de conservation est défendue et répandue par des historiens de l'art. Ce fait comporte deux implications au moins. L'une est que la protection des objets architecturaux ou de sites n'inclut pas les gens qui les utilisent ou y vivent. Elle comporte donc toujours en germe le risque de faire du «façadisme», transformant les bâtiments et les sites en objets sentimentaux, plutôt qu'en lieux pour l'action humaine et la dynamique de la vie sociale. Ce risque est aussi celui de la sacralisation, dont on sait qu'elle entraîne, par nature une réduction draconienne des possibilités d'appropriation de l'espace. La reconnaissance officielle de la valeur de ces sites doit d'abord et surtout éviter de basculer dans le fétichisme, c'est-à-dire dans une attitude où l'objet est survalorisé au détriment de l'action et des relations humaines dont il n'est au mieux qu'un aspect, un support et une matérialisation temporaire dans une dynamique complexe et continue.

La seconde est que la conscience de la valeur historique et/ou esthétique des monuments, de même que celle des objets d'art n'est pas également partagée par tous les membres d'une même société. Bien au contraire, c'est un phénomène essentiellement lié à la classe sociale d'appartenance. Dans ce cas, c'est une vision bourgeoise des choses qui prévaut. En matière de protection des sites urbains. comme en matière de conservation des monuments, la diffusion des valeurs va de l'élite cultivée vers la société dans son ensemble, l'idée qu'il faut protéger les monuments de la France des atteintes du temps et des actions des générations successives se forme d'abord dans les cercles restreints des architectes et archéologues du XIXème siècle qui publient leurs travaux dans des revues savantes. Les idées de conservation s'accompagnent parfois d'une dévalorisation des

créations récentes, qu'il s'agisse de paysages ou de sites ou de sites architecturaux, La thèse de la conservation de la nature, par exemple, a été formulée et mise en pratique par une élite. Ce fut aussi le cas des parcs urbains. La muséification des places publiques n'est donc qu'un aspect des usages sociaux possibles qui peuvent être faits du passé.

Nous suggérons enfin que ce sont les membres de la même élite cultivée qui ont tout d'abord répandu les conceptions modernes de l'architecture et de la planification urbaine, ont ensuite vécu le désenchantement né de ces conceptions et leur rejet par les milieux populaires, avant de donner une impulsion nouvelle et plus forte aux valeurs liées à la protection des centres urbains, enfin promus dans leur ensemble au rang de patrimoine. Ce n'est que lorsque ces acteurs ont répandu ces idées qu'elles ont été reprises à leur compte par les notables locaux, qui d'ailleurs appartiennent souvent à la même élite.

D'une manière générale, les sites urbains protégés acquièrent un statut nouveau, plus prestigieux. impliquant des usages et des codes esthétiques différents, De la protection, qui fige toujours quelque peu un site, naît une sorte d'image idéalisée du passé, et, par la même. un désir, souvent inconscient, de perfection, de complétude de l'objet idéalisé, C'est ce désir qui explique le rejet d'éléments qui ne sont pas en harmonie avec cette image.

Mais ce sont précisément les membres de l'élite cultivée qui ont su formuler et répandre les idées de protection qui savent résister au risque de la fétichisation des monuments, et donc au «fardeau du passé» qu'elle peut représenter.'.' C'est par contre une population vieillie et modeste qui, non seulement doit passer le territoire à de nouveaux arrivants plus dynamiques et économiquement plus favorisés, mais intériorise sans critique les valeurs véhiculées par la muséification. Ce sont donc les seuls véritables expropriés des lieux, et leur seule compensation se trouve dans leur participation à cette image valorisante d'un passé vernaculaire, leur passé collectif de gens ordinaires et non de héros enfin mis à l'honneur.